hélèna
villovitch

cales

l'immobilier

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de L'Olivier

Je pense à toi tous les jours, *1998*
Pat, Dave et moi, *2000*
Petites soupes froides, *2003*
Dans la vraie vie, *2005*

À L'École des loisirs

Mona Lisa et moi, *2007*
À la fraise, *2009*
Ferdinand et ses micropouvoirs, *2011*
Les nouveaux micropouvoirs de Ferdinand, *2012*

Aux Éditions Estuaire

La maison rectangulaire, *avec des dessins de Hendrik Hegray, 2006*

Chez Maren Sell Éditeurs

Le bonheur par le shopping, *2005*

Extrait de la publication

l’immobilier

Extrait de la publication

Extrait de la publication

hélèna villovitch

l'immobilier

verticales

Extrait de la publication

© Éditions Gallimard, février 2013.

Extrait de la publication

Onze mètres carrés

La moquette est orange. Le rideau est jaune d'or. Le plafond est en pente. Sujet verbe complément. Personne, après avoir gravi sept étages à pied, ne se lance dans des phrases interminables. Le lit est incrusté dans une espèce de coffrage en bois qu'on appelle un cosy. De l'autre côté de la cour, derrière une fenêtre semblable à la mienne, je peux voir une fille blonde qui me ressemble. Lorsqu'elle m'aperçoit, elle se cache derrière un rideau rouge.

Tous les matins, j'ai une crise d'asthme. Je descends l'escalier en respirant fort, je me traîne jusqu'à l'école d'art, je prends un café au distributeur. J'allume une cigarette. Sujet verbe complément. Ça va mieux.

Le week-end, je rentre chez mes parents. Dans le train du vendredi, je vois toujours les mêmes têtes. Je reconnais des gens avec qui j'étais au lycée l'année dernière. Plutôt que de m'asseoir avec eux, je passe deux heures debout dans le couloir à fumer. Lorsque le train marque l'arrêt, je suis la première à descendre. Sur le quai de la gare,

marchant à grands pas, j'offre la vision de mes cheveux au vent aux passagers qui continuent leur voyage.

Un vendredi soir, je décide de ne pas retourner chez mes parents. Je sors de l'immeuble, fais trois tours complets de la grande place ronde sans croiser aucun regard et me retrouve à l'entrée de ma rue. Je remonte dans ma chambre en marquant une pause à chaque étage. Je me couche sans rien manger.

Le lendemain, je me rends en métro dans le quartier qui, selon ma vision provinciale, constitue le centre-ville. J'hésite à entrer dans un café. Aucun ne ressemble à l'idée que je me fais d'un lieu où je pourrais rencontrer des gens. Devant le Sarah Bernhardt, on m'interpelle.

Ça te plairait de faire du cinéma ?

La voix est aimable, les mots sont ceux que j'espérais entendre un jour. Cependant, la personne qui les prononce a un visage que je n'aime pas. Il ne porte pas les bonnes chaussures, son jean ne tombe pas comme il faut. Bien qu'il essaye de faire croire le contraire, c'est un vieux type. Mais peut-être travaille-t-il vraiment dans le cinéma. Il m'invite à boire un verre. Je commande un whisky Coca. Sujet verbe complément.

Tu bois de l'alcool à onze heures du matin ?

Je ne sais pas quoi répondre. Il m'explique qu'il dirige le casting d'un film dont le tournage va bientôt débuter. Il cite des noms d'acteurs, je n'en connais aucun. Il me dit qu'il n'a pas l'habitude d'accoster les filles dans la rue, mais que ma silhouette lui a sauté aux yeux. Je corresponds

Extrait de la publication

parfaitement au rôle. Ai-je déjà joué ? J'ai travaillé *Antigone* d'Anouilh au lycée, mais la pièce n'a pas été montée. Ce n'est pas grave, il faut bien commencer un jour. Il continue d'énumérer des acteurs, des réalisateurs, des producteurs. Je hoche la tête lorsqu'il marque une pause, je souris de temps à autre. Il s'interrompt.

Je te fais marrer ?

Non, je vous écoute.

Alors qu'il me tutoie depuis le début, je persiste à le vouvoyer. La conversation manque de naturel.

Je ne peux pas te promettre que tu auras le rôle, dit-il, mais je te sens bien. Il faut que tu fasses un bout d'essai. Je te rappelle, OK ?

Je réponds OK, avant de me souvenir que je n'ai pas le téléphone. Il griffonne son numéro sur un bout de papier.

Appelle-moi, dit-il, c'est important.

Je sors du Sarah Bernhardt, contente d'avoir bu un verre à l'œil.

Chez moi, j'étale du papier sur le sol et réalise une série de dessins à base de white-spirit, d'huile de térébenthine, de café soluble et d'encre de Chine. Je me nourris de biscottes et de fromage à pâte molle. Pour dissiper les vapeurs chimiques, je dors avec la fenêtre ouverte. Le lendemain, j'ai la migraine, mais pas de crise d'asthme.

Dans mon atelier, il y a un beau mec. Un après-midi, il vient chez moi.

C'est *small*, dit-il au vu des lieux. Tu devrais virer ce cosy et construire des étagères sur l'autre mur.

Il se fera un plaisir de m'aider, ajoute-t-il, le temps de passer chez lui chercher une perceuse électrique. En fin de compte, je l'accompagne. Ça dure des heures, parce qu'il faut prendre le métro, monter six étages puis, dans le studio équipé d'un coin-cuisine et d'une salle de bains, boire un thé fumé lapsang souchong, se faire un *spliff* avant de repartir acheter des planches, des tasseaux, des vis et des chevilles.

Pour couvrir le bruit de la perceuse, nous mettons la radio à fond. Un voisin de palier vient voir ce qui se passe. Le bruit ne le dérange pas, car il vit la nuit et dort le jour. On se fait un *spliff* avant de s'y remettre et là, il est vraiment, vraiment tard.

Le voisin du dessous débarque à son tour. Il est en pantalon de pyjama à rayures et maillot de corps. Je lui explique que c'est presque fini. Ensuite, on ne le dérangera plus jamais, vu qu'il n'y a pas d'autre endroit pour installer des étagères. Ses yeux font le tour du propriétaire et l'exiguïté des lieux semble le réjouir. J'imagine son appartement, monstrueusement vaste. Il nous regarde, le beau mec et moi. On dirait qu'il hésite, comme s'il devait choisir l'un d'entre nous. Je suis sûre que si nous le lui proposions il s'assiérait et boirait un bol de café instantané.

Il est dégueu, ton kawa, dit le beau mec. Nous écoutons en sourdine une musique dont je refuse d'admettre

aujourd'hui que j'ai pu en supporter les prétentieux solos de guitare électrique et les écœurantes envolées de saxophone. Le beau mec se fait encore un *spliff* tandis que je vais vomir dans les toilettes au fond du couloir. Nous dormons quelques heures avant de retourner en cours.

Je rappelle le type du Sarah Bernhardt. Il me donne rendez-vous au même endroit. Comme je passe devant sa table sans le reconnaître, il m'attrape par le bras. Alors, on rêve ? Je m'assois et il me refait le numéro du mec qui bosse dans le cinéma. J'essaie de cacher mon ennui. Il me demande de me lever, me regarde de haut en bas. Oui, je suis faite pour ce rôle. C'est une chance formidable pour moi, d'ailleurs, parce qu'en dehors de ce cas particulier, je suis bien trop menue pour espérer devenir actrice. Mais il se trouve que là, on recherche un petit gabarit. C'est le rôle d'une nana genre dominatrice qui exige de son amant qu'il la porte sur son dos.

Ah ? C'est un porno ?

Je me renseigne, c'est tout. Le coup du film de cul, je le sentais venir. Mais il proteste. Un film porno, qu'est-ce que je crois ? Ce n'est pas sa tasse de thé. D'ailleurs, je n'ai pas du tout le physique. Pas assez de fesses, sans vouloir me vexer. Il rigole. Je propose de fixer une date pour ce fameux bout d'essai. Il me demande si je suis pressée. Il devient agressif, veut savoir si j'ai un autre rendez-vous. Je lui dis que oui.

Avec qui ? Avec un mec ? Je réponds oui, avec un mec. Il me dit rappelle-moi une autre fois, alors. Revoyons-nous et arrange-toi pour avoir du temps devant toi.

Je ne parle pas du type du Sarah Bernhardt aux gens de l'école d'art. Je suis la plus jeune de l'atelier. Les autres utilisent des mots dont je ne connais pas précisément le sens. Matière, texture, perspective, lavis, esquisse, gamme chromatique. J'adore cette école, ses escaliers, ses recoins, ses grandes tables en bois, son odeur de sciure et de vernis, les grandes feuilles de papier qu'on y distribue en début de cours ; j'en rapporte chez moi le plus souvent possible.

Il est fréquent que la lampe du plafond de la chambre d'en face s'allume quelques minutes après la mienne. Je guette la voisine dont je n'ai jamais vu le visage. Je parierais que nous avons le même âge et qu'elle aussi débarque d'une petite ville.

Le type du Sarah Bernhardt me dit qu'il a parlé de moi à la production. Mais avant de mettre en place un vrai bout d'essai filmé, il veut être certain que je corresponde au personnage. Tout en buvant mon whisky Coca, je l'écoute débiter ses conneries. Je me dis qu'au cas où il travaillerait dans le cinéma pour de bon et où je deviendrais actrice, rien ne m'obligerait par la suite à le fréquenter.

Nous marchons sur le boulevard, franchissons un porche, montons à pied des escaliers crasseux pour nous

Extrait de la publication

retrouver dans une pièce sommairement meublée dont rien n'indique que quelqu'un y habite.

Mets-toi à l'aise, dit le type.

Ça va comme ça, dis-je, et je reste debout. Il s'assoit sur un canapé beige. Sujet verbe complément.

Déshabille-toi, dit le type.

Non, dis-je en esquissant un pas vers la porte.

Attends, dit-il. Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te toucher. Je vais te dire un secret, je préfère les garçons. Dans le milieu, personne n'est au courant.

Je suspends mon mouvement de sortie à regret. C'est fou comme ce type m'ennuie. Je n'arrive même pas à me le représenter comme une menace. Je me rends vaguement compte qu'il est imprudent de se retrouver seule dans une pièce fermée avec un quasi-inconnu, mais je reste persuadée que je contrôle la situation.

J'ai besoin de voir ton corps, dit-il. Avec tes vêtements, on ne voit pas bien. Retourne-toi. Voilà. Baisse ton pantalon, s'il te plaît. Remonte ton T-shirt. Tu peux le garder, mais si tu l'enlevais ce serait mieux. Merci. Est-ce que tu veux bien retirer ton slip ? De toute façon, il faudra que tu le fasses dans le film. Ce n'est pas un porno, mais il y a des scènes déshabillées. Cambre le dos. Bouge les fesses. Si tu ne peux pas le faire devant moi, tu y arriveras encore moins devant la caméra. Oui, comme ça, c'est bien. Retourne-toi. Vas-y, encore, bouge les fesses.

J'en ai assez de regarder ce mur. Derrière moi, je n'entends plus le type. Il a cessé de me donner des

Extrait de la publication

instructions. Je me retourne et le vois en train de s'activer, sexe en main. Abasourdie par ma propre naïveté, je renfile un à un chacun de mes vêtements, prends le temps de nouer les lacets de mes chaussures et quitte le studio. Je n'arrive même pas à être fâchée.

Dans ma chambre, les motifs marron et beige qui recouvrent non seulement les murs, mais aussi le plafond me rendent dingue. Un soir, j'attaque le papier peint avec mes ongles. Il me faut des heures pour arracher quelques centimètres carrés. J'en parle au beau mec, qui me dit que je ferais mieux de passer une couche de peinture par-dessus plutôt que de me crever le cul à le décoller.

Nous faisons un tas au milieu de la chambre avec le lit, la chaise, la table et les objets. Nous étalons des journaux sur le sol et commençons à peindre. Le premier problème, c'est que le motif marron ressort en transparence sous l'acrylique blanche.

T'inquiète, dit le beau mec, on en repassera une couche.

Le deuxième problème, c'est qu'aux endroits où j'avais gratté le papier avec mes ongles apparaissent des effets de relief.

T'auras qu'à accrocher des photos, dit le beau mec.

On continue la peinture, les *spliffs* et, pour finir on va se balader le reste de la nuit avant de retourner à l'école, complètement déchirés.

Lorsque la chambre est toute blanche, c'est mieux, mais les émanations de peinture aggravent mon asthme. Je vais m'installer dans le studio du beau mec et, à force de partager le même lit, ça y est. Le beau mec et moi, nous sommes ensemble. Il connaît plein de trucs et moi pas grand-chose. Par exemple, je n'ai jamais préparé un œuf sur le plat.

N'oublie pas le sel et le poivre, dit le beau mec.

Je les mets où ?

Le sel sur le blanc et le poivre sur le jaune.

Je fais exactement comme il dit, mais quand je lui sers mes œufs, il éclate de rire.

Tu viens d'où ? De la lune ?

Le beau mec est issu d'une famille nombreuse et joyeuse où chacun prend des initiatives et soutient celles des autres. Avec lui, je découvre des choses. Il m'emmène chez ses parents, me présente ses copains, m'apprend à enjamber la barrière du métro, me fabrique une poignée pour porter mon carton à dessins. La musique qu'il écoute ne me plaît pas, mais ça fait partie du lot, avec le *spliff* et le thé lapsang souchong.

Un matin, l'idée nous vient d'aller en Italie plutôt qu'en cours d'histoire de l'art. Nous prenons le métro jusqu'à la porte d'Orléans et tendons le pouce à l'entrée de l'autoroute. Tout de suite, un camion s'arrête. Le routier nous annonce sa destination, Florence. Il a l'intention de rouler d'une traite et ça l'arrange d'avoir des passagers

Extrait de la publication

pour l'empêcher de piquer du nez. Le beau mec et moi dormons chacun notre tour dans la couchette au-dessus de la cabine, pendant que l'autre fait la conversation au conducteur. À la frontière, pour gagner du temps, nous restons planqués tous les deux. C'est moi qui garde le *spliff* dans ma poche, car les douaniers ne fouillent pas les filles. De toute façon, ils ne repèrent même pas notre présence et nous repartons dans la montagne. En traversant un tunnel, le routier nous raconte l'accident survenu il y a une semaine. Les freins d'un camion qui transportait des pots de confiture ont lâché. Il a fallu toute une journée pour nettoyer les dégâts. Les murs sont encore collants de confiture.

Si vous voulez vérifier, dit-il au milieu du tunnel, on peut s'arrêter.

C'est mon premier vrai voyage. Avec le beau mec, nous échangeons toutes nos impressions, disons tout ce qui nous passe par la tête. Jamais nous ne nous sentirons plus proches l'un de l'autre que pendant cette semaine en Italie. Nous marchons des heures durant dans Florence. Nous remplissons nos carnets de croquis au crayon et au pastel, tentons quelques aquarelles. La saison est merveilleusement douce. Nous dormons dans les jardins situés en périphérie de la ville, à la belle étoile. Un matin, nous nous réveillons sous les cris d'un monsieur furieux de voir son potager transformé en chambre à coucher. Mais comme nous nous excusons, il nous offre de l'eau et un morceau de brioche.

Extrait de la publication

Nous l'ignorons, mais cette année-là, plusieurs couples dormant dans les jardins périphériques de Florence sont assassinés par un tueur en série.

Nous nous nourrissons de pain italien et de légumes volés dans les jardins. Nous nous lavons dans les toilettes des cafés. Nos pieds sont bientôt sales et douloureux. J'attrape un coup de soleil qui me donne la fièvre.

Une nuit, nous rassemblons tout l'argent qui nous reste et prenons une chambre dans un hôtel. Les draps propres et la baignoire nous ravissent. Je n'ai jamais couché dans un lit aussi confortable.

Il nous faut deux jours et une quinzaine de véhicules successifs pour retourner à Paris, où nous dormons vingt heures d'affilée avant de retourner en cours.

Beaucoup de gens passent nous voir. Chaque fois, on se fait un *spliff*. Un soir, deux filles frappent à la porte du studio. Le beau mec flippe un peu parce qu'il ne les connaît pas. On ne pense pas *filles* en les voyant mais plutôt *femmes*. Il se trouve que l'une d'elles a un copain (elle dit « un ami ») qui a pensé que le beau mec pourrait la dépanner. Elles portent du parfum, du fond de teint, des bijoux, des vêtements qui coûtent cher. L'une des filles, la blonde, revient de New York où elle a suivi les cours d'un chorégraphe connu. Elle est en train de monter un spectacle et cite des noms de danseurs qui font pousser à son amie des cris d'admiration.

C'est génial ce qu'on est en train d'écouter, dit la blonde. Qu'est-ce que c'est ?

Extrait de la publication

David Bowie, dis-je.

La blonde dit quelque chose que je ne comprends pas. Après un temps, je réalise qu'elle répète le nom du chanteur, mais avec l'accent américain. Ça donne quelque chose comme Déyfittbaaaoui. On dirait une imitation à la télé de, je ne sais pas, une fille super débile qui chercherait à imiter Marilyn Monroe.

Déyfittbaaaoui, répète la fille, et je regarde si le beau mec est, comme moi, sur le point d'exploser de rire, mais non.

C'est vrai que c'est *strong*, dit-il.

Je ne connaissais pas ce morceau, mais je l'adore, dit la blonde. J'ai super envie de l'utiliser pour mon spectacle. Merci de me l'avoir fait découvrir.

De rien, dis-je.

La deuxième fille est grande et brune, très belle avec ses chaussures à talons, sa jupe et son décolleté. Je ne sais pas quel âge elle peut avoir. Trente ans, peut-être ? Ça doit lui sembler étrange de se retrouver dans cette piaule mal rangée avec des cahiers, des cartons à dessins, des règles et des équerres qui traînent partout.

Il doit y avoir une raison, mais je ne sais plus laquelle, pour que le beau mec raccompagne les deux filles chez elles. Lorsque je me réveille au matin, il n'est pas rentré. Le soir, nous nous retrouvons dans le studio. Il me raconte qu'une fois chez les deux filles, ils se sont fait un *spliff*. Et puis la blonde s'est déshabillée en dansant sur

une musique funky. L'appartement était grand et confortable, avec deux sofas en cuir dans le salon. Lorsque la blonde a été complètement à poil, elle est venue s'asseoir sur les genoux du beau mec.

Et qu'est-ce que tu as fait ?

Le beau mec me regarde, l'air coupable, mais au fond fier de lui.

Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? J'étais *stoned*. Elle a déboutonné mon jean. J'ai essayé d'assurer.

Et l'autre fille, elle vous regardait ?

Là, le beau mec se marre.

Ouais, au début elle regardait, mais ensuite on s'est retrouvés à baiser tous les trois. Elles étaient plutôt *hot*.

Je ne suis ni jalouse ni fâchée. Seulement étonnée que le beau mec se soit retrouvé dans une situation aussi bizarre. Et qu'il ait pu faire avec ces filles quelque chose qui a un rapport avec ce que nous faisons lui et moi.

Tu n'as pas à t'inquiéter, dit-il. Ce n'était pas génial. Je ne sais pas si c'est à cause du *spliff* ou quoi, mais avec la brune, j'ai eu l'impression de mettre ma queue dans un gant de toilette.

Le beau mec dit qu'on peut être fidèle à quelqu'un tout en couchant avec d'autres gens. Dans le principe, je suis d'accord, mais il se trouve que cela ne m'est pas encore arrivé.

Je veux que tu pleures de bonheur, me susurre-t-il un soir.

Je suis heureuse que personne d'autre que moi ne soit là pour entendre cette phrase ridicule.

Extrait de la publication

Bien que le studio du beau mec soit plus grand que ma chambre de bonne, ça fait quand même peu d'espace. Le lit est une espèce de sofa convertible que nous sommes censés replier le matin pour libérer quelques mètres carrés. Comme je ne participe jamais à ce repliage, prétextant que cela ne me dérange pas de vivre couchée, le beau mec commence à avoir les boules. Il faut dire que je ne m'investis pas davantage dans le récurage de la baignoire ni dans le passage de l'aspirateur.

Tu pourrais au moins faire à bouffer, dit le beau mec.

C'est toujours toi qui as faim, dis-je.

Et pour les courses, dit-il, tu pourrais participer aux frais.

Mes parents me donnent à peine assez d'argent pour payer mes cigarettes, dis-je.

Le studio devient de plus en plus humide. Le contact des murs évoque celui d'un pare-brise de voiture en hiver. Des taches de moisissure envahissent le plafond. Nous transportons sur nos vêtements une odeur de vieille couverture en laine qui n'aurait jamais réussi à sécher. Un jour, nous découvrons dans la baignoire une bouillie brunâtre remontée d'on ne sait où.

Il faut qu'on se trouve un autre appart, dit le beau mec.

Je traîne toute seule dans les cafés. Je quémande une huître au serveur d'une brasserie, juste pour goûter. Il m'en offre une demi-douzaine et y ajoute une coupe de champagne. Je découvre les passages couverts, les grands

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

Onze mètres carrés 9

Idéal pour investisseur 30

Chacun chez moi 36

Rafraîchissement à prévoir 52

J'ai quitté Tom 62

Double exposition 71

Sinistres 78

Charme de l'ancien 102

Les attentes grecques 114

Vue dégagée 133

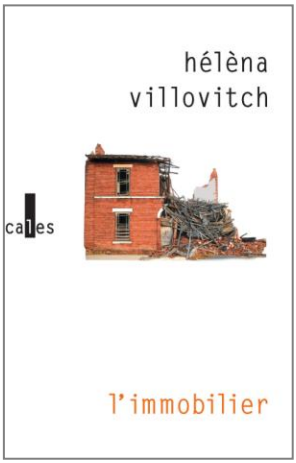
On a perdu le sens de la fête 138

Cuisine américaine 155

Ping-pong 158

Distribution en étoile 180

Extrait de la publication



L'immobilier
Hélèna Villovitch

Cette édition électronique du livre
L'immobilier de Hélèna Villovitch
a été réalisée le 05 février 2013
par les Éditions Verticales.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140183 - Numéro d'édition : 249294).
Code Sodis : N54620 - ISBN : 9782072483868
Numéro d'édition : 249296.

Extrait de la publication